

Édition spéciale

Pour les vacances

Éternel Combat	P. 3
La vérité est écrite dans le sang	P. 4-5
Dur dur, le français	P. 6
Le Québec dans le rouge	P. 7
Composition Libre	P. 8
Volonté Poétique	P. 9
Repose en paix	P. 10
Une autre année cinématographique	P. 11-12
Comité Journal	P. 13
Trois Poèmes	P. 14

Table des matières

Éternel combat : Le nombril VS le bénévolat

Ne passez pas sans remplir la main tendue

Avec le temps des fêtes, les gens se redonnent bonne conscience en partageant avec leur prochain. En effet, la plupart donneront pour la Guignolée et d'autres auront l'impression d'avoir fait leur part en vidant leur compte de banque afin de combler les besoins matériels des gens qui les entourent. Il restera donc encore 12 longs mois avant qu'on leur demande de refaire un effort pour se préoccuper des autres.

Ce qui est dommage avec la société actuelle, c'est que les gens se tournent de plus en plus vers leur nombril au lieu de le faire vers celui des autres. Malgré tout, on retrouve encore certaines personnes qui voient plus loin que le bout de leur nez et qui remarquent qu'ils ne sont pas seuls sur terre. En effet, il existe au Québec de nombreuses associations et groupes de bénévoles qui œuvrent chaque jour avec acharnement afin d'aider leurs prochains. Sherbrooke ne fait d'ailleurs pas exception et compte son lot d'organismes qui cherchent à venir en aide à ceux qui en ont besoin.

En Estrie, il est possible pour tous de faire leur part et ce, dans quelque domaine que ce soit. Il existe plusieurs groupes d'aide et tous ceux qui désirent s'impliquer peuvent aisément offrir leurs services dans les projets qui leur tiennent à cœur.

Comment? La plupart des organismes ont des sites internet ou des liens pour les contacter. Ils n'écrivent pas toujours s'ils sont en recherche de bénévoles, car cela se fait généralement sur une base volontaire. Par contre, ça ne veut pas dire qu'ils n'en ont pas besoin. Il faut donc prendre l'initiative de les contacter afin de leur offrir votre aide.

En fait, vous pouvez aussi poser des gestes bénévolement. Par exemple, vous pouvez donner de votre sang et ainsi, contribuer à sauver une vie. Il est également possible de simplement donner des articles dont vous n'avez plus besoin au lieu de les jeter. Vous pouvez aussi, tout simplement, donner au suivant par de petits gestes dans votre quotidien afin d'aider les autres sans rien demander en retour. Ces petites attentions sont bonnes pour votre estime de vous et vous aide à grandir au niveau moral.

Vous pouvez donc tous les jours contribuer à aider ceux qui en ont besoin. Vous n'avez qu'à chercher un peu et tout moteur de recherche internet sera votre porte d'entrée dans le monde du bénévolat.

Voici donc une liste de quelques-uns des organismes sherbrookoïses que vous pourriez aider :

Estrie-Aide : C'est un organisme d'entraide à but non lucratif, qui vient en aide aux gens démunies de la région sherbrookoïse en leur offrant un soutien dans les moments difficiles.
www.estrieaide.com

L'Armée du Salut : C'est un magasin d'articles d'occasion à petits prix pour ceux qui n'ont pas les moyens d'acheter du neuf.
www.armeedusalut.ca

Moisson Estrie : C'est un organisme qui récupère, trie et distribue des aliments aux familles à faibles revenus de la région de l'Estrie.

Kathya Déry

La vérité est écrite dans le sang

En 2007 sortait la révolution Assassin's Creed. C'était du moins ce que nous avait promis le studio montréalais Ubisoft. Présenté comme « la première véritable expérience next-gen », Assassin's Creed a plutôt réussi à répandre déception et controverse, entre autres dues à un système de jeu aussi répétitif que peu inspiré. Conscient des nombreuses lacunes du premier opus, les concepteurs d'Ubisoft ont décidé de réaliser une suite au jeu en l'améliorant de manière drastique sous tous les aspects possibles, et de baser le jeu sur un seul thème : la diversité.

Fini le sobre et fier Altair, héros du premier volet. Fini, l'ambiance moyen-orientale et les conflits moyenâgeux. Place au jeune et fringant Ezio Auditore di Firenze et aux conspirations italiennes de la Renaissance.

Petite mise en situation : Desmond Miles, le héros parallèle de la saga, est coincé dans une machine que l'on nomme l'« Animus ». Cette machine permet à son utilisateur de retracer la mémoire génétique de l'individu et de lui faire revivre la vie de ses ancêtres. Or, il se trouve que la compagnie Abstergo, qui a développé le concept, cherche à s'accaparer d'un objet perdu dans l'histoire, d'où la nécessité de placer des gens dans l'Animus.

Quant à Lucy, infirmière du premier Assassin's Creed, elle refuse les motivations d'Abstergo. Elle va donc enlever Desmond Miles aux griffes de l'entreprise et l'amener dans un laboratoire clandestin où siège un deuxième Animus, plus puissant que le premier. L'objectif est encore une fois de retrouver ce fameux objet, mais cette fois dans le but d'empêcher Abstergo de s'en emparer.

C'est dans ce contexte qu'Assassin's Creed II introduit le joueur. Une fois rentré dans l'Animus, Desmond, ou plutôt le joueur, est introduit dans l'ambiance italienne de la Renaissance sous les traits d'Ezio Auditore, jeune noble de la cité de Florence. La vie est douce et belle pour ce fringant séducteur, jusqu'au jour où, victimes d'une conspiration, tous les membres masculins de sa famille se font pendre sous ses yeux impuissants. Ezio, le seul qui parvient à s'enfuir, est donc contraint de venger sa famille en portant le costume d'assassin de son père. Un par un, il se donne pour mission d'éliminer chaque personne impliquée dans cette conspiration, qui prend petit à petit une ampleur assez large.

Une fois l'histoire lancée pour de bon (ce qui est assez long, il faut l'admettre), on est pris dans un univers envoûtant, réaliste et vaste. Mais comme c'étaient là les principales qualités du premier Assassin's Creed, on n'est pas plus surpris que ça. Ce qui est impressionnant, en revanche, c'est l'ampleur des villes. Celles d'Assassin's Creed étaient grandes, celles du deuxième volet sont tout simplement gigantesques. Et belles, à part ça ! Les textures sont de qualité, l'ambiance est incroyable, les citoyens sont variés comme jamais, bref, c'est du beau, très beau travail. Meilleur que le premier. On notera également la richesse des cathédrales, détaillées comme jamais, mais également la possibilité de les visiter, ce qui nous fait découvrir des pièces où chaque dalle de marbre a été graciée d'un soin particulier. Ce qui est en revanche décevant, ce sont les personnages : leur animation est toujours aussi impeccable (difficile de faire mieux, à vrai dire), mais on notera que les personnages ne se touchent jamais, même si la main fait le geste nécessaire : il y a toujours un vide entre la main et une autre surface. (Le mec qui passe le balai frotte dans le vide.) Quant à leurs visages, bien que très expressifs, leur modélisation est particulièrement décevante : certains mêmes vont jusqu'à complètement loucher !

Parlons également de la prise en main, toujours aussi simple. On se ballade de toit en toit sans le moindre problème, tellement le tout est fluide et efficace. Mais une fois encore, rien de bien impressionnant : le premier opus était aussi un exemple de prise en main agréable et intuitive.

Mais qu'est-ce qui faisait défaut, alors ? Ça se résume en un mot : diversité. Le premier Assassin's Creed se limitait à 9 assassinats dans trois villes, chacun réalisable grâce aux quatre mêmes missions. Au bout de deux heures, on s'ennuie, et ce n'est ni la quête des drapeaux ni l'assassinat des Croisés qui rendaient la quête principale plus intéressante, d'autant plus que la narration était constamment hachée par Desmond Miles et le monde « réel ».

Assassin's Creed II refuse de tomber dans les mêmes pièges que son frère aîné : la linéarité et la simplicité du premier opus ne sont tout simplement plus de mise. Par exemple, les missions ennuyantes et inutiles du premier volet, nécessaires pour assassiner, sont ici complètement effacées. On note aussi la présence d'un système économique, qui permet de modifier votre tenue à votre guise (détail inutile mais combien appréciable), qui permet de vous soigner grâce aux médecins (fini, la régénération automatique), qui vous paie des prostituées (pas pour les raisons que vous pensez) et qui vous donne un

choix d'armure et d'armes incroyable. Bref, rien qu'avec le système économique, la redondance n'est plus de mise. Même les combats, particulièrement mous autrefois, deviennent ici assez dynamiques, d'autant plus que vous pourrez utiliser les armes de vos adversaires contre eux. On regrettera toutefois la nécessité de constamment contrer ses adversaires pour les vaincre, et même si le système de combat est dans l'ensemble assez amélioré, on est tout de même très loin de la richesse brutale d'un Batman : Arkham Asylum.

On note également la présence d'une villa à rénover (un détail très intéressant, mais assez limité), des tombeaux d'assassins, inspirés de Prince of Persia (extrêmement intéressants : leur architecture est grandiose) et des missions secondaires, telles que les petits contrats, la livraison de courrier ou encore les punitions de maris infidèles. Rajoutez à tout cela un monde totalement ouvert, un inventeur (Leonardo Da Vinci) qui vous fournit de nouveaux moyens, une présentation détaillée de chaque bâtiment ou personnage historique, des dizaines de moyens de réussir la même mission, et vous obtenez l'un des jeux les plus réussis et les plus variés de l'année. Rien à voir avec son prédécesseur, si ce n'est que le concept et le nom. Même la musique y est plus inspirée, c'est tout dire!

Malgré tout, quelques handicaps viennent plus ou moins ternir l'ensemble : le jeu est assez facile et le système économique vous rend riche en un rien de temps. Dommage. On peut aussi regretter l'apparition tardive de certains éléments du décor, et des personnages, qui répètent sans arrêt la même foutue phrase. L'intelligence artificielle est quant à elle assez... étonnante, parfois. Pour finir, le scénario, bien qu'intéressant et abouti, exclut de manière assez drastique les survivants de famille d'Ezio, et ne développe que peu la psychologie du personnage. Il a beau évoluer tout au long du jeu, il n'en demeure pas moins qu'il aurait gagné à être plus profond.

En conclusion, à quelques détails près, Assassin's Creed II s'avère être une expérience novatrice, envoûtante et franchement intéressante. On aurait bien évidemment souhaité en avoir plus, mais c'est parce qu'on nous en offre déjà beaucoup (le carnaval de Venise : un moment d'anthologie). Si jamais Assassin's Creed III parvient à se diriger vers la même évolution, on aura droit sans doute à l'un des plus grands jeux de ces dix dernières années. Après un Assassin's Creed assez décevant en 2007 et un Prince of Persia complètement à côté de la plaque l'an dernier, Assassin's Creed II marque le grand retour d'Ubisoft dans la cour des grands.

Christophe Achdjian

Graphiques : 8,5

Scénario : 8

Gameplay : 10

Musique et doublage : 9

Durée de vie : 9,5

Note globale : 9

Dur dur, le français

La plupart d'entre vous êtes déjà au courant. Les autres, vous l'apprenez en lisant une page de La tribune, ou encore en fouinant sur Internet, à la recherche du bonheur perdu ou de quelque chose du genre.

Vous êtes mauvais en français. Même très mauvais. À un niveau inacceptable.

Le taux d'échec à l'épreuve uniforme de français se situe à plus de 17% en 2008-2009. Et encore, il semblerait que parmi les 83% d'étudiants ayant réussi leur examen, 29% auraient échoué la partie « orthographe ». Et on ne nous donne pas accès à la moyenne générale de l'examen.

Le français au Cégep est catastrophique. Tout comme il l'est au secondaire. Tout comme il l'est au primaire. À la maternelle, on ne sait pas. Mais ça doit sûrement être pénible.

Évidemment, il n'y a que deux responsables à ces difficultés récurrentes. Rien que deux, pas plus, pas moins. Plus que ça, on se rendrait trop loin, et au Québec, il ne faut jamais réfléchir trop loin. Surtout au ministère de l'Éducation. Pardonnez-moi, de l'Éducation, du Loisir, des Sports, de la Famille et de la samba.

Ces deux responsables sont faciles à définir. Pour commencer, il y a vous, bande de cons ignorants, les étudiants. Vous ne voulez pas maîtriser le français, donc vous l'échouez. C'est entièrement de votre faute. Et ne répondez pas. Vous n'en avez pas le droit. C'est vous et c'est tout. Point.

Le deuxième responsable est le domaine des critères. Ils sont peu exigeants, ces fameux critères. On ne fait qu'instaurer une culture de la facilité et de l'ignorance, avec eux. D'où la farouche volonté de la ministre Courchesne d'élever ces pitoyables critères pour augmenter le niveau du français.

Évidemment, si vous prenez la peine de relire le dernier paragraphe, vous vous rendrez compte que ce qui y est écrit n'a absolument aucun sens. Où est le rapport entre l'échec et la culture de l'ignorance? Et comment se fait-il que rendre un

examen plus difficile qui ne l'est puisse aider les élèves à le réussir? Ne réfléchissez pas, vous ne seriez pas en mesure de comprendre. Ce n'est ni ridicule ni contradictoire, comme mesure. Il y a des gens au ministère qui y pensent, et s'ils l'ont dit, c'est que c'est vrai. Ne contestez pas l'autorité, vous êtes trop jeunes et trop niaiseux. Et en plus, vous échouez votre français.

Le plan d'action de la ministre Courchesne consiste pour le moment à rehausser les critères du français. Et d'ici l'an prochain, on va avoir droit à un plan d'action concret et réaliste.

Oui, bon, il risque de sortir en février 2011, donc ne sera appliqué qu'en septembre 2011, peut-être même l'année d'après, si tout va bien. Que voulez-vous, ce sont des penseurs, des intellectuels et nous ne serions pas en mesure de comprendre ces retards. Mais si nous, étudiants, remettons un travail en retard, nous nous ramassons avec un beau -10%. Mais nous, on n'a pas d'excuse. Eux oui.

Ce qui est encore plus crétin dans toute cette histoire, c'est que l'on blâme principalement les étudiants. C'est vrai qu'il y a de quoi. Mais en même temps... Peu importe le niveau de scolarité des étudiants québécois, qu'ils soient au primaire ou au secondaire, leur français est catastrophique. Il y a donc un problème majeur avec l'enseignement du français, d'un niveau à l'autre, et ce n'est pas simplement la faute des étudiants. Et évidemment, si les élèves ont de la difficulté au primaire et au secondaire, il ne faut pas s'attendre à ce qu'ils deviennent bons en français au Cégep. Ce serait franchement irréaliste.

Mais là, on est conscients de tous ces problèmes, et on est tout de même surpris! Il faut vraiment vouloir se fermer les yeux.

Et puis que se passe-t-il avec le français : d'après ce qu'on nous raconte, à une certaine époque, tous nos aînés maîtrisaient à la perfection le français. Et nous non. Que nous est-il arrivé, d'une époque à l'autre? On est mystérieusement devenus cons?

L'enseignement du français est devenu mauvais. Le véritable problème, il est là. Si les élèves échouent à ce point, c'est qu'il est mauvais. Ce ne sont pas les professeurs qui sont à blâmer : c'est le système au complet. Un professeur doit enseigner le programme imposé. N'allons pas crier sur tous les toits que nos profs nous enseignent mal, ce n'est absolument pas vrai. Et ce serait trop simpliste.

La véritable solution, ce serait revoir l'enseignement du français de A à Z. Oublier toutes ces foutues réformes de l'éducation de merde, inutiles et coûteuses. Se concentrer uniquement au sujet du français. Et redonner au ministère de l'Éducation la mission unique de l'éducation et oublier toutes les conneries qui s'y rattachent. Un ministère de l'Éducation, ça s'occupe de l'éducation. Pas du reste.

Peut-être aussi arrêter de revoir le système d'orthographe et de grammaire. À part foutre la confusion, ça ne sert à rien. Un verbe, c'est un verbe. Pas un prédicat, ou Dieu sait quelle connerie. C'est rien qu'un verbe. C'est tout.

Mais lorsque vient le temps de raconter n'importe quoi ou de blâmer les cibles les plus faciles, l'éducation québécoise est extrêmement forte. Et lorsque vient le temps d'agir à temps (ça fait des années qu'on répète que le français est mal maîtrisé) et concrètement (à trois, tout le monde écoute son professeur!), ça devient parfaitement minable.

Mais peu importe ce qu'on dira, les étudiants seront toujours les principaux responsables de leurs échecs.

Quand on est cons, on est cons.

Christophe Achdjian

Le Québec dans le rouge : que faire ?

C'est tout récent, nous n'en n'avions jamais entendu parler ! La dette au Québec est littéralement en train de nous étouffer ! En nous prenant au cou, elle risque de tuer encore plus que la grippe H1N1. Il faut faire quelque chose ! Couper, couper et couper encore et davantage ! Moins de fonctionnaires, moins de services, moins d'État et plus de frais et plus de taxes ! On croirait un militant libertarien* qui parle, mais non, c'est le point que nous entendons à LCN et à RDI, sans qu'il y ait aucun point de vue alternatif qui soit entendu.

Malgré une crise économique qui nous a montré les faiblesses du système néo-libéral, du laisser-faire économique et de la non-intervention de l'État, les journalistes ont perdu le souci d'objectivité au sujet de la crise budgétaire du gouvernement québécois. Les questions qu'ils posent aux téléspectateurs sont éloquentes : quels sont les services que l'on devrait couper ? Qu'est-ce que nous devrions augmenter ? Comme si dans le fond, c'est vous et moi qui étions les seuls responsables du déficit. Personne ne fait mention de ceux qui ont profité de la crise économique, ni des riches entreprises qui ne paient pas leur juste part d'impôts. Lorsque nous regardons les chiffres sur l'évasion fiscale, c'est troublant de constater que l'État québécois refuse de faire payer ceux qui en ont les moyens pour pénaliser davantage les plus pauvres.

Il y a diverses mesures pour regarnir les coffres de l'État sans nécessairement en faire payer le prix aux classes les défavorisées de la société, dont font partis les étudiants.

Rapatrifier l'argent d'Ottawa au Québec

Nous pouvons tout d'abord rapatrier d'Ottawa l'argent qui revient de droit au Québec. En effet, il y a à Ottawa des centaines de millions de dollars qui dorment dans des coffres et que nous serions en droit de rapatrier au Québec. Le meilleur exemple est celui des bourses du millénaire. Pour remplacer ce programme destiné aux étudiants canadiens, le gouvernement Harper octroie plus de 500 millions de dollars à un nouveau programme de bourses scolaires, et le Québec n'en recevra pas un sou, étant donné qu'il possède déjà son système d'Aide financière aux études (AFE). Selon la loi canadienne, puisque l'éducation est une compétence provinciale, nous sommes en droit de nous retirer de ce programme avec pleine compensation (environ 100 millions pour le Québec). Ceci n'est qu'un exemple parmi d'autres de l'argent que nous pouvons aller chercher à Ottawa. Nous pourrions aussi parler des transferts de péréquation et de diverses taxes.

Une imposition progressiste

À une certaine époque, le slogan du Parti communiste était «faisons payer les riches!». Si nous sommes loin de la pensée marxiste-léniniste, il importe cependant que les plus riches d'entre nous paient leur juste part d'impôts et que le gouvernement cesse de faire des cadeaux fiscaux qui coûtent très cher à la société. Avec les baisses d'impôts des dernières années, nous avons vu que c'était (presque) uniquement les plus riches qui en bénéficiaient. Ainsi, pour quelqu'un qui gagne plus de 150 000\$ par année, il va sauver plus de 1859\$ en impôts tandis qu'une personne gagnant 50 000\$ va à peine sauver 100\$ dans son année, ce qui n'équivaut même pas à 2 cafés par semaine... Il importe donc que l'on abolisse les baisses d'impôts pour ceux et celles qui gagnent plus de 150 000\$ et que l'on augmente même leur contribution à l'impôt. En ce sens, la proposition du Bloc Québécois de hausser de 1% les impôts des 100 000\$ et plus est déjà un bon début.

Lutter contre l'évasion fiscale

Les paradis fiscaux sont des pays ou régions où le taux d'imposition est très faible, voire inexistant. Plusieurs entreprises et personnes fortunées créent des comptes bancaires dans ces paradis fiscaux pour ainsi préserver leur argent du fisc de leur pays respectif. Cette pratique illégale mais tolérée fait perdre des milliards par année à l'État. Ainsi, entre 1990 et 2003, le montant que les entreprises canadiennes déposaient dans des paradis fiscaux a été multiplié par 8, passant de 11 à 88 milliards de dollars (Statistique Canada, 2005).

En conclusion, il y a plein de mesures progressistes que nous, en tant que société, pourrions adopter afin de redresser les finances publiques, sans que cela se fasse mal aux personnes les plus atteintes par la crise économique. Si nous sommes en ce moment dans un déficit, cela est dû à l'irresponsabilité de l'entreprise privée, et il serait logique qu'elle soit la première à sortir le porte-monnaie, puisque l'on constate qu'elle fait de plus en plus de profits malgré le climat économique actuel. Ce n'est pas à nous de payer pour la crise !

* Les libertariens sont des partisans du néo-libéralisme. Pour eux, cela signifie que la liberté individuelle prime sur tout, même sur les intérêts collectifs. Généralement contre l'intervention de l'État dans l'économie, les libertariens s'opposent aux règles qui régissent l'économie comme les normes du travail et le salaire minimum. Leurs idées sont souvent représentées par le Parti républicain aux États-Unis et par les conservateurs au Canada.

Anthony Tremblay

Composition libre

En créant le comité journal, notre objectif premier était de permettre aux étudiants de s'exprimer, sans censure. Très rapidement, on nous a évidemment demandé : « Alors, on peut publier n'importe quoi ? Même si les textes sont sexistes ou racistes ? ». Notre réponse : non. Notre but, tel que stipuler dans notre charte, est d'« offrir un espace d'expression libre », promouvoir la liberté d'expression. Et lorsqu'on se questionne sur ce qu'est la liberté d'expression, on se rend compte que ça ne veut pas dire qu'on peut écrire n'importe quoi.

Qu'est-ce que la liberté d'expression alors ? Dans la Déclaration universelle des Droits de l'Homme, on peut lire que la liberté d'expression et d'opinion « implique le droit de ne pas être inquiété pour ses opinions et celui de chercher, de recevoir et de répandre, sans considérations de frontières, les informations et les idées par quelque moyen d'expression que ce soit ». Jusque là, personne ne remet en question la définition de la liberté d'expression. Là où ça cloche, c'est quand on ajoute que notre liberté ne doit pas nuire aux droits d'autrui, notamment à celui de ne pas se voir salir sa réputation. On pense alors qu'il est question de censure, automatiquement, mais c'est faux. Si on veut réclamer un droit d'une quelconque charte, qu'elle soit universelle ou canadienne, on doit considérer la charte dans son entier. Donc, si on réclame le droit à la liberté d'expression, on doit respecter le droit de l'autre à sa réputation. C'est simple.

Bref, on a le droit d'avoir les idées qu'on veut, de les exprimer et de les répandre sans se voir contraint d'une quelconque manière que ce soit. C'est ça la liberté d'expression.

La liberté d'expression n'est pas un concept qui date d'hier. Il nous a en effet été amené après de nombreuses protestations du peuple lors des révolutions américaine et française du 18^e siècle. Avait-on la liberté d'expression avant ? Non. On pouvait être arrêté pour avoir proclamé des idées qui ne concordaient pas avec les gens au pouvoir de l'époque. De nombreux penseurs ont dû s'exiler dans d'autres pays pour pouvoir avoir le droit de penser différemment. Lors des deux grosses révolutions du 18^e siècle, on a forgé deux déclarations des droits, légèrement différentes,

mais stipulant toutes deux qu'il devait y avoir une liberté de parole et de presse. Savoir si les déclarations ont été respectées par la suite n'est pas important ; au moins, on avait mis par écrit légal ce droit fondamental de l'humain.

L'importance de ce droit peut en laisser certains perplexes. Pourquoi insister sur cette liberté de penser ce qu'on veut ? Il faut réaliser qu'historiquement, ce n'est que très récemment qu'on a pu avoir une telle liberté. C'est un acquis de la société moderne, un avancement dans notre humanité, vers un monde plus équitable. On ne veut donc pas retourner en arrière. Mais c'est parfois le cas. Il a été vu que, lorsqu'un régime totalitaire arrive au pouvoir, la liberté d'expression est une des premières à disparaître. C'est probablement celui qui dérange le plus les gens au pouvoir parce qu'il permet au peuple de penser par lui-même et même de critiquer le pouvoir en place. Le dictateur fait ainsi reculer les droits de ces citoyens pour faciliter son emprise sur son peuple. Enfin, on tient à la liberté d'expression parce que, en cette ère de démocratisation (au sens sociologique), c'est la liberté d'expression qui permet la démocratisation de la pensée. Le peuple, tout le monde, a le droit de penser et de le faire de la manière qu'il veut.

Alors, on a le droit d'avoir n'importe quelle opinion sur n'importe quoi ? Oui. Toutes les opinions ont le droit d'exister. Vous avez amplement droit de ne pas être d'accord avec ce que pense une autre personne. Vous pouvez ne pas être d'accord avec ce que dit un de vos enseignants, par exemple. Cependant, et il s'agit encore ici d'une « limite » de la liberté d'expression, toutes les opinions ne se valent pas. Je m'explique. Vous avez le droit de penser que $2+3=6$, mais ça reste faux. Personne ne pourra vous empêcher de croire en cette équation, mais elle n'équivaut pas l'équation juste $2+3=5$, qui est expliquée avec preuves mathématiques solides. Les deux pensées ont donc le droit d'exister, mais elles ne se valent pas.

Pour l'instant, nous n'avons qu'effleuré le sujet au niveau théorique ou historique, qu'en est-il dans notre monde actuel ? Cette liberté est-elle respectée ? Au niveau légal, elle l'est. Personne ne pourra me poursuivre pour avoir exprimé une idée qui ne nuit pas à la réputation d'autrui. Au niveau pratique, elle est peut-être moins respectée. Ainsi, la personne qui donne de l'argent, sous forme

de dons ou de subventions, s'attend à voir ses pensées respectées et peut-être même promues. Sinon, quel est l'intérêt de donner cet argent ? La liberté d'expression est-elle alors contrôlée par les gens qui ont de l'argent ? C'est plutôt la publication de cette liberté qui est parfois contrôlée. Personne ne peut vous empêcher légalement ou par manigances monétaires de penser ce qu'il vous plait.

Il est cependant étonnant de remarquer que certains aspects des lois nous bloquent systématiquement la liberté d'expression : des lois de sécurité (le Patriot Act aux États-Unis ou encore la loi sur les mesures de guerre) ou même des lois pour protéger la propriété intellectuelle. Elles empêchent la propagation de certaines idées en promouvant la sécurité ou la défense d'autres personnes. Reste qu'elles briment définitivement l'exercice de la liberté d'expression.

Revenons au principe premier du journal étudiant Rhapsodie, la promotion de la liberté d'expression. Notre sélection des textes qui nous sont soumis se fait ainsi : tout texte qui ne contrevient pas à la charte canadienne des droits mérite d'être publié, peu importe son sujet, sa forme ou son style. Ne pas avoir peur d'avoir des propos osés, ne pas avoir peur d'être critiqué ou rejeté, se voir publier sans véritable restriction, c'est ce que vous propose Rhapsodie. Tout texte, lorsqu'il a été écrit, mérite d'être publié et mérite d'être lu. Si vous avez des textes à soumettre, des idées à mettre par écrit, des revendications à faire, des émotions à partager, des opinions à exprimer, des anecdotes à raconter, envoyez-nous vos textes, afin de faire de Rhapsodie une véritable Composition Libre.

Marilou Pelletier

Volonté Poétique

Rectifié, poli-tisé,
Tel est le type de discours valorisé et
Le plaisir immédiat du “ça” dans ce vaste terrain de jeu,
Submerge les exactions dont sont victimes des peuples beaucoup
moins favorisés
Les gens de mon pays, ce sont trop souvent gens de paraître,
Et j’ai un gouverne-ment s’employant au maintien de l’ignorance
Il faut se montrer valeureux pour élever la voix,
On se doit d’être fort pour éviter les pièges
D’une humanité aseptisée, endormie et
Aujourd’hui, j’ai une bouffée de boeuf aux hormones et de lait ho-
mOGMéisé.

Solidarité ligotée par un trop grand tétage et battage médiatique
Afin de contenir un possible soulèvement public
Je cherche un enjeu international pour faire la première page du journal
Et je ne trouve qu’un minuscule espace pour y mettre mon innocente rage
On me demande trop souvent de fermer ma gueule et de tourner la page
Mes orbites sont pleines de tes mags mégalomanes et
De tes vêtements fabriqués par des flos de huit ans
Le profit n’a d’égal que la force des envies
Et du travail mal payé qui est fait en suant
Leurs frigos de ploutocrates sont déjà trop remplis
Ta jeunesse leur sert à étendre les rayons de leurs compagnies
La publicité s’insinue dans ton quotidien même en n’y étant pas invitée
Et les escromistes savourent ton endettement.

Il y a tant de défis à relever, de déficits de sensibilité
Et d’attentions portées, reportées sur ceux qui n’ont pas droit au même type de
salubrité
Avidité : obscénité d’un monde
Désincarné, carnassier et désinformé
Étranglé par une solitude idéologique
Avec peu d’espoir de voir poindre une volonté politique.

Théoricienne de la régression
L’améfric impose sa vérité
Tétanisée dans une fausse cohésion
Qui l’autorise à s’approprier les nations
Prendre, vendre, jeter, dans une structure cataclysmique
Le retour à la terre est de plus en plus chimique.
Crise économique, spirituelle et identitaire
Le temps est venu de nous regarder mal aller

Car les différences de croyances et de tolérance
Ne se retrouvent pas seulement dans les pays dits totalitaires
Dans lesquels nous voudrions tout changer
Mais aussi, particulièrement ici où on se croit les détenteurs de la vérité.

G-E Saint-Aubin

Repose en paix.

Qu'il est dommage de voir une course aussi palpitante prendre fin. L'ADQ, ce parti capable de défendre clairement ses intérêts et ses idées, a choisi le successeur de Mario Dumont en Gilles Taillon.

Mais la course fut rude, car l'ADQ sait parfaitement que bien des gens ont suivi leur course à la chefferie avec un intérêt rare.

Ah, l'ADQ. Ce parti de penseurs, d'intellectuels et de philosophes... Quelle belle course à la chefferie nous a-t-il offerte, mes amis! Ah! N'est-ce pas jouissif de voir trois hommes politiques hautement charismatiques s'affronter avec toute la dignité et le savoir-vivre qu'exige leur métier? Ah! Six mois de bonheur intellectuel, cette course.

Et elle a pris fin le 18 octobre, dans un suspense insoutenable. Qui de l'honnête Éric Caire, du sérieux Christian Lévesque ou de Gilles Taillon allait devenir chef du parti le plus en vogue du Québec?

Gilles Taillon, mes amis. Sans le moindre enthousiasme de qui que ce soit, Gilles Taillon a été élu chef du parti adéquiste. Mais « sans le moindre enthousiasme »... c'est tout de même vite dit. Après tout, Omar Bongo, défunt dictateur du Gabon, a pris la peine de revenir d'entre les morts pour appuyer Gilles Taillon! Avouons-le, recevoir un appui de cette qualité, c'est tout de même un honneur.

Sur une note plus sérieuse, à peine 30% des adéquistes ont voté : les trois candidats (Lévesque, Taillon, Caire) ne provoquaient aucun enthousiasme chez les militants. Pour un parti en reconstruction, c'est grave! Et puis, quelle excuse donner? Le vote se faisait au téléphone, donc aucun déplacement, aucune perte de temps...

Tout ça pour dire que lorsque Gilles Taillon a été élu, c'était dans le bordel le plus total. Personne ne croyait en lui, tout comme personne ne croyait en son adversaire Éric Caire. Lorsqu'un candidat l'emporte avec une voix de plus que son adversaire... c'est pas gagné d'avance, surtout pour un parti qui souhaite désespérément attirer les grandes personnes.

Et puis d'une manière ou d'une autre, que les adéquistes aient voté pour un menteur et un profiteur tel que Éric Caire, c'est décidément une preuve que le parti ne parvient pas à rassembler des gens relativement intelligents. Lorsqu'un profiteur et un inculte tel qu'Éric Caire se présente pour devenir chef de parti en sachant qu'il raconte n'importe quoi, on ne devrait même pas lui accor-

der la moindre importance. L'ADQ en a décidé autrement.

Pour en revenir à Taillon, on se demande très sérieusement comment il pourra reconstruire un parti démoli par l'incompétence et l'ignorance : sa tâche est colossale, et le mot est faible. Si l'ADQ cherche effectivement à gagner le cœur des Québécois, il faudra tout d'abord que son chef gagne la confiance de son parti. Et avec des résultats pareils, c'est loin d'être gagné. : avec une voix de plus que son adversaire Éric Caire, Gilles Taillon n'est exactement pas le chef légitime de l'ADQ et la plupart des membres vont le lui rappeler.

Et puis, il y a le dossier de la victoire électorale. Les adéquistes veulent la victoire. Comment Gilles Taillon va-t-il la leur donner? Le meilleur score de l'ADQ fut en 2007, et ne fut réalisé que parce que les « anciens » partis suscitaient la rogne. Personne ne voulait de Boisclair ou de Charest, on se tourne donc vers Dumont. Sauf que l'ADQ a misérablement échoué son travail à l'opposition... Il n'y a donc strictement rien qui puisse motiver le Québec à se tourner vers l'ADQ. Ils ont eu leur chance, même s'ils ne la méritaient pas, et ils l'ont massacrée.

Un autre problème de Taillon sera les valeurs de l'ADQ. Lui souhaite voir la droite l'emporter, voir le privé dominer, tout soumettre au libre-marché. Et le Québec ne veut pas de ça : les Québécois ont beau chialer contre le système de santé ou les projets de la ministre Courchesne, mais il n'en demeure pas moins que lorsque vient le temps de défendre leurs systèmes, ils sont prêts à se rendre jusqu'au bout. Gilles Taillon devra donc décider s'il souhaite maintenir le cap vers la droite ou se diriger tranquillement vers le centre. Peu importe sa décision, les adéquistes vont le planter. C'est d'ailleurs chose faite.

Récemment, l'intellectuel Éric Caire a vivement reproché à son chef d'être trop centriste. Après deux semaines de chefferie, il en est venu à critiquer les positions de son chef! Comme si Gilles Taillon avait eu le temps de donner ses couleurs à l'ADQ!

En fait, ce qu'il faut savoir, c'est qu'Éric Caire a demandé au chef le poste de chef parlementaire, question d'avoir un parti bicéphale. Et Gilles Taillon a refusé. Le véritable mécontentement d'Éric Caire, il est là. Le reste, c'est du gros n'importe quoi.

Mais n'empêche que le refus de Gilles Taillon a été une décision pitoyable. Résultat : l'ADQ a perdu le tiers de son caucus parlementaire avec les

départs d'Éric Caire et Marc Picard, qui en ont eu leur claque des décisions de Taillon. Caire voulait être chef, Taillon ne méritait pas sa victoire, la moindre des choses aurait été d'avoir un parti bicéphale.

Avec deux telles pertes, qui auraient facilement pu être évitables, il fallait s'attendre à ce que les enfants de l'ADQ se mettent à pleurer et à crier. C'est ce qu'ils ont fait et l'ADQ, qui n'en demandait pas tant, venait de voir son respirateur artificiel débranché.

Après deux misérables semaines, Gilles Taillon a complètement raté sa mission. Pire que tout ce que l'on pouvait s'attendre.

Et comme on n'en est plus à un rebondissement près avec ce parti cadavérique, le télé-feuilleton s'est poursuivi avec le départ fracassant du chef Taillon. Il savait parfaitement que sa mission serait colossale et a plutôt décidé de quitter le navire. Il a pris les mauvaises décisions et on le lui a reproché. Et maintenant, il laisse tomber son parti et refuse de s'assumer. Pire encore, il en est venu à accuser l'ADQ et Mario Dumont d'être responsables d'un grave problème éthique au sujet du financement du parti, ce qui a enfoncé un clou qui n'avait pas besoin de l'être dans le cercueil adéquiste. Il a même accusé Deltell et Dumont d'avoir voulu le renverser avec un putsch.

Il a toutefois refusé de livrer une quelconque preuve du problème éthique du parti et du putsch duquel il a été victime.

L'ADQ est maintenant un parti décédé. Disons-le comme tel. Il peut maintenant rejoindre l'Union nationale dans la crypte politique du Québec.

Quant à Gérard Deltell, un ancien journaliste de TQS (c'est qui, au juste?), il se propose de devenir le docteur Frankenstein du parti. Il y croit encore, à l'ADQ.

Tout récemment, il a été élu chef à l'unanimité. À l'unanimité? Cela veut donc dire que la foutue course à la chefferie a été inutile, puisque aucun des trois candidats n'a finalement « gagné », et que l'ADQ était prête à choisir un chef sans la moindre opposition.

Est-ce réellement sérieux, tout ça?

Honnêtement, il vaut mieux laisser les morts reposer en paix.

Christophe Achdjian

Une autre année cinématographique qui s'achève

Voilà une autre année qui s'achève. Et comme toutes les autres, elle n'a pas été de tout repos : entre une grippe qui menace d'anéantir l'humanité, une crise économique qui n'en finit plus et la corruption qui gangrène la scène municipale, 2009 s'est avérée une année bien difficile.

Mais il y a également eu des moments agréables, en 2009. Comme par exemple l'arrivée du trio Cammalleri-Gomez-Gionta! Ou encore la victoire de Dany Laferrière au prix Médicis. Tout n'a pas été noir.

Sauf que nous sommes constamment portés vers le négatif. Chaque année, lorsque vient le temps de faire le bilan, que ce soit reporters, éditorialistes ou humoristes, tous nous parlent que du négatif, comme s'il ne s'était rien passé de bon au cours de l'année. Mais il faut dire aussi que durant toute l'année, nous ne faisons que parler de ce qui va mal : combien de temps la grippe a-t-elle eu du temps d'antenne en comparaison avec la victoire de l'auteur Dany Laferrière ?

Tout est dit.

Laissons maintenant de côté ce débat sur la négativité des informations et penchons-nous sur le véritable sujet de cet article : le cinéma. S'il y a bien un sujet qui ne soulève aucune réaction, qu'elle soit positive ou négative, c'est bien celui-là. On parle certes des succès du box-office. On parle certes des grosse productions hollywoodiennes. Mais on ne parle jamais du véritable cinéma, celui auquel des artistes vouent leur vie, celui où des débats sur le sens de l'histoire font parfois rage, celui qui choque et qui fait rêver.

Combien de personnes parmi vous peuvent-ils nommer la Palme d'or de 2009? Pas beaucoup.

C'est le Ruban blanc, de Michael Haneke. Ce film n'a pas eu de promotion, faute de budget, ou de véritable couverture; peu de médias en ont parlé. On en entend parler par-ci par-là, mais pas autant que cette connerie d'Occupation Double. Le voir au cinéma s'avère également difficile puisque

l'accès à ce genre de film est généralement limité. Pas qu'il soit vulgaire, mais ce n'est pas suffisamment «rentable» pour lui accorder une véritable place.

Quant au film *Antichrist*, candidat déchu à la Palme d'or, la dureté et la vulgarité de son propos en ont rebuté plus d'un. Il y a eu un gros débat au sujet de la pertinence du film tellement il a choqué. Son réalisateur, Lars Von Trier, a refusé de se justifier pour expliquer sa volonté de faire un tel film. Il disait qu'un artiste, quel qu'il soit, n'a pas à justifier une œuvre.

C'est d'ailleurs un point que l'on oublie souvent : les réalisateurs, les acteurs, tous ces gens, ce sont des artistes. Au même titre que les peintres, que les écrivains ou que les photographes. Ce qu'ils font, c'est de l'art. Mais il se trouve que le rapport entre le public et le cinéma s'apparente davantage à la consommation de masse. Pas à l'art.

C'est d'ailleurs en tenant compte de cette réalité que se dirigent les récompenses cinématographiques, telles que les César ou les Oscar. On peut parfois les qualifier de « Club privé », mais c'est tout de même très réducteur. Après tout, leur véritable objectif, c'est de récompenser l'art. Donc forcément, les goûts du public et des juges ne seront pas du tout les mêmes.

Les étudiants en art et lettres sont probablement ceux qui peuvent le mieux comprendre ce point : il existe une énorme différence entre un œil expert et un œil amateur. Les deux ne prêteront pas attention aux mêmes points. Lorsque l'on parle d'art, cette réalité, cette distinction des deux regards va forcément exister. Le problème avec le cinéma, c'est que c'est un art populaire, donc tout le monde peut se permettre de dire ce qu'il veut, tout le monde pense s'y connaître. La promotion pour les films à gros budget est tout simplement énorme et dans notre société, publicité est devenue synonyme de réflexion. Et puis l'accès y est facile.

Prenez par exemple la toile *La Joconde*. Vous

saurez sûrement l'apprécier et trouver qu'elle est très réaliste. Même en la trouvant réussie, vous n'oserez sans doute pas contester l'opinion d'un expert, qui vous expliquera la subtilité du trait, la nuance des couleurs, etc. Vous n'oserez absolument pas contester son domaine, puisque vous savez qu'il en connaît plus que vous. Mais pour le cinéma, ce n'est pas du tout la même histoire : vous avez vu tellement de films dans votre vie que si un critique vous dit que *Transformers* est à chier, vous le contesterez sans aucune gêne. Vous n'admettez sans doute pas une opinion experte à ce sujet parce contrairement à la peinture, vous pensez vous y connaître.

Prenons un autre exemple : qu'est-ce qu'un bon réalisateur? Comment le définir? Peu d'entre vous, l'auteur de ces lignes y compris, seraient capables de fournir une réponse claire à cette question. Pourtant, la question n'est pas si compliquée... Mais plus on y pense, plus on s'y perd. Un réalisateur de drames psychologiques n'est pas à évaluer du même œil qu'un réalisateur de drames historiques. Un réalisateur japonais ne réalisera pas son film de la même manière qu'un Hollandais. On se rend donc compte que la question, en apparence simple, est tout simplement impossible à répondre pour un novice.

Il se trouve que depuis quelques années, les Oscar sont en franche perte de vitesse. De même pour les César, dont la cérémonie devient de plus en plus difficilement rentable. Le problème est pourtant facile à cerner : d'un côté, le public ne parvient pas à s'identifier au choix des experts. Il ne comprend pas pourquoi Sean Penn est le meilleur acteur de l'année et non pas Robert Pattinson. Il ne voit pas pourquoi *The Wrestler* serait meilleur que *The Mummy*. D'un autre côté, le public ne peut pas définir les catégories puisqu'il n'est absolument pas qualifié. Il n'a aucune idée de tel choix plutôt qu'un autre, d'autant plus qu'il ne savait même pas que ces films en question existaient. Peu d'accessibilité. Le décalage entre le public et la critique n'est pas seulement grand, il est gigantesque. D'où la perte de vitesse des Oscar et des César.

Les deux prestigieuses cérémonies ont donc décidé, en réponse aux faibles cotes d'écoute, d'adapter la formule au grand public. Les Oscar ont décidé que pour le prix dédié au meilleur film, il n'y aurait plus cinq films nommés, mais dix. L'idée est d'augmenter les chances de voir le public s'identifier aux dix films nommés plutôt qu'aux cinq scrupuleusement choisis. Enfin bref, on dilue la formule pour la rendre plus accessible.

Pourtant, tout n'est pas à rejeter dans cette idée puisque d'une part, les cotes d'écoute doivent augmenter, d'une manière ou d'une autre. Ce que les Oscar perdent en intégrité, ils le gagnent en auditeurs. De plus, il y a parfois des oublis difficilement justifiables : l'an dernier, *The Dark Knight* et *Wall-E*, deux gigantesques succès critiques et publics, ont brillé par leur absence. On cherche donc à colmater ces erreurs à l'avenir en augmentant l'accessibilité au titre.

Ce qui est en revanche contestable, c'est qu'effectivement, la formule est diluée et la masse donne un nouveau coup dur au cinéma. Il n'en avait pas besoin. Et puis dix films ou pas, il n'en demeure pas moins que ces dix films seront choisis par le même groupe d'experts. Si ça se trouve, on ne change strictement rien au problème puisque ce seront toujours les mêmes deux regards qui s'affronteront.

Du côté des César, la solution qui a été offerte est un peu imbécile : on prend les cinq plus gros succès au box-office français et on distribue un César au meilleur de ces cinq films. C'est tout. Cette idée, franchement conne, a heureusement été rapidement rejetée. Il y a tout de même une limite à ne pas dépasser.

Peu importe les solutions que livreront ces fameux experts, le décalage entre l'art et la consommation de masse est gigantesque. Ce sont deux visions qui s'affrontent : d'un côté, les gens ne vont voir qu'un seul type de films. D'un autre, les médias n'accordent strictement aucune attention au véritable cinéma. Les gens vivent donc dans une sorte de paradis artificiel où comprendre le cinéma s'avère être aussi facile que de cuire un œuf à la coque.

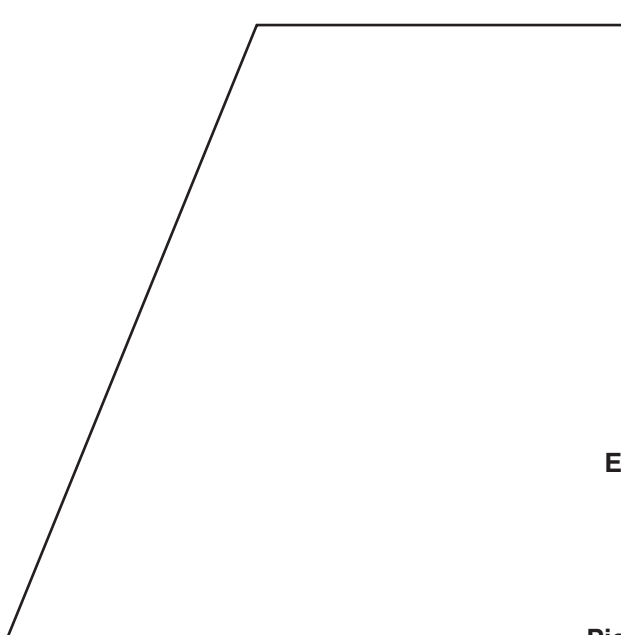
Pourtant, le public n'est pas qu'à blâmer dans toute cette histoire. Les experts font preuve de très mauvaise volonté en accordant une place aussi faible au cinéma d'animation, qui devient de plus en plus profond grâce au studio Pixar. Un film d'animation devrait avoir la chance d'être nommé à n'importe quelle catégorie, au même titre que n'importe quel film « réel » et ce n'est présentement pas le cas. Et qu'un film soit un immense succès critique et financier, comme *The Dark Knight*, tout en étant complètement ignoré par les Oscar, ce n'est absolument pas normal. Rien qu'en appliquant ces deux aspects, les Oscar pourraient se démocratiser sans pour autant se rabaisser.

Enfin.

C'est le 31 décembre prochain que finira la cuvée 2009 pour les prochains Oscar. On verra par la suite quels films seront éliminés au fil des semaines. On verra quel ton adoptera le comité sélectif, qui aura plus que jamais l'immense difficulté de concilier deux visions diamétralement opposées. C'est à suivre.

D'ici là, on ne peut que vous souhaiter qu'un joyeux Noël, une merveilleuse année 2010 et du succès dans vos études.

Christophe Achdjian



Comité du journal		
Christophe Achdjian	Rédacteur Correcteur	
Samuel Charlebois-T.	Graphisme Mise en page	
Anaël Cloutier Paquet	Rédactrice	
Kathya Déry	Rédactrice	
Estelle Desrosiers-Rampin	Illustratrice bédéiste	
Catherine Dupuis	Rédactrice Correctrice	
Pierre-Alexandre Labranche	Rédacteur Correcteur	
Olivier Laliberté	Rédacteur	
Gabriel Martin	Rédacteur Chef Adjoint	
Catherine Noël	Trésorière	
Marilou Pelletier	Rédactrice en chef	
Anthony Tremblay	Rédacteur	

Paradoxalement, il est revenu me hanter
Sous la forme d'un pseudo-poète il s'est
présenté.

De droite à gauche, mes pupilles bougent
furtivement.

Le cœur me démange
Ce triangle m'absorbe

Prends-moi,
o-s-t-i,
Prends-moi

J'entends de nouveau les voix
Grincer sur les parois de ma cavité cervi-
cale.

Je sombre de nouveau dans cette mort
Trop lente à venir

Baise-moi aurais-je aimé lui dire,
Mais la folie, trop paresseuse ne pouvait me
l'offrir.

Désires-tu?

Souffle de vie,
Amour éreinté.
Une vie perdue,
Gâchée.
La tienne,
La mienne
Et surtout la leur.

Le jour où j'ai tué mon père

Il déambule vers moi, me dit qu'il m'aime plus que tout. Que jamais il ne me laissera partir. Deux minutes plus tôt, j'étais la pire des ingrates. J'étais comme ma mère, une sans cœur qui ne fait que du mal autour de moi.

Mes larmes ont coulé longtemps. Des couteaux perforaient mes joues. Douloureux de le voir devant moi me crier des injures, puis, se rendre compte qu'il me tue. Lentement, trop lentement. Je l'aide, parce que la douleur n'est assez mortelle. Elle le devient surtout lorsque je tombe par hasard sur ces instruments tranchants que papa utilise pour faire la cuisine. Il y a des marques sur mes avant-bras, sur le dedans de mes cuisses, parfois sur mes côtes. Un jour, papa, va se rendre compte et peut-être va-t'il cesser de me crier dessus.

Hier, papa a trop crié. J'ai eu peur. Maman est venue et elle aussi avait peur. Ensuite, papa s'est mis à pleurer et à dire qu'il voulait mourir. Se couper les veines et aller prendre un long bain d'où il ne reviendrait jamais. Il m'a dit ça en me fixant et m'a dit que je voulais certainement que je meurs pour pouvoir profiter encore plus de son argent. Il m'a dit de le frapper. En fait, il l'a crié.

« Tu me détestes, n'est-ce pas? Tu voudrais ma mort comme tout le monde! Frappes-moi! Frappes-moi! Tabarnaque Catherine, frappes-moi! »

Je me suis avancé, je n'ai pas hurlé cette fois-ci. Je lui ai tourné le dos et me suis retournée brusquement. J'ai balancé mon poing dans sa figure. Mes larmes coulaient. Ma mère s'était réfugiée dans un coin et elle gémissait de peur.

Sans un mot, je me suis enfermée dans la salle de bain. Mon père allait enfin être heureux. Il allait enfin être fier de moi. Je me suis dévêtue. Doucement, j'ai glissé ma carcasse dans l'eau chaude.

Mon père est mon idole. Je me suis enlevé la vie comme il aurait aimé le faire. Il n'avait pas le courage. J'étais sa raison de vivre. Et maintenant, je suis partie.

Catherine Dupuis